En ce temps-là,

Jésus parlait aux foules du règne de Dieu, et guérissait ceux qui en avaient besoin.

Le jour commençait à baisser.

Alors les Douze s'approchèrent de lui et lui dirent :

« Renvoie cette foule :

qu'ils aillent dans les villages et les campagnes des environs

afin d'y loger et de trouver des vivres ;

ici nous sommes dans un endroit désert. »

Mais il leur dit :

« Donnez-leur vous-mêmes à manger. »

Ils répondirent :

« Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons.

À moins peut-être d'aller nous-mêmes acheter de la nourriture

pour tout ce peuple. »

Il y avait environ cinq mille hommes.

Jésus dit à ses disciples :

« Faites-les asseoir par groupes de cinquante environ. »

Ils exécutèrent cette demande et firent asseoir tout le monde.

Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel,

il prononça la bénédiction sur eux, les rompit

et les donna à ses disciples

pour qu'ils les distribuent à la foule.

Ils mangèrent et ils furent tous rassasiés ;

puis on ramassa les morceaux qui leur restaient : cela faisait douze paniers.

Pas facile de suivre Jésus... Au début dans le désert, pendant 40 jours, Jésus avait pratiqué un jeûne long et solitaire et rappelait que « *l'homme ne se nourrit pas seulement de pain* ». Plus tard, il avait été invité à manger chez ses amies Marthe et Marie. Il y avait quelque chose que les deux sœurs n'avaient peut-être pas anticipé : quand on invite son curé à dîner, il vient seul. Mais quand on invitait Jésus, il y avait automatiquement ses douze apôtres avec lui, plus toutes sortes de gens. Marthe, en bonne maîtresse de maison, s'affaire, court partout, s'épuise. Marie écoute aux pieds de Jésus son enseignement, sans toucher la moindre casserole. Le repas sera-t-il prêt à temps ? Marthe demande alors à Jésus : « *Peux-tu dire à ma sœur de m'aider ? Ce que tu expliques est sûrement passionnant, mais si nous voulons faire manger tout ce monde, il faudrait peut-être, comme on dit aux scouts, qu'elle se fasse greffer des mains* ». Vous vous souvenez de la réponse de Jésus : « *Marie a choisi la meilleure part* ». Ce que l'on peut comprendre, c'est que l'écoute de la parole est beaucoup, vraiment beaucoup plus urgente que la question du repas... Auraient-ils mangé ce jour-là si Marthe s'était immédiatement assise aux pieds de Jésus en cessant toute activité ? Nous ne le saurons jamais...

Et voilà qu'aujourd'hui, dans l'Évangile de cette fête du Saint Sacrement, alors que les apôtres suggèrent très raisonnablement à Jésus de « renvoyer la foule », celui-ci laisse tomber ces six petits mots terrifiants : « *Donnez-leur vous-mêmes à manger...* »

« *Merci Jésus. Nous sommes honorés de ta confiance. Donnez-leur à manger... à une foule de 5000 personnes* ». Docilement, les apôtres cherchent des solutions. Ils y mettent beaucoup de bonne volonté. Faut-il acheter des provisions ? Faut-il organiser un repas canadien et partager

ce que chacun a apporté. Mais le Canada n'a pas encore été découvert et, du reste, le repas canadien n'a de canadien que le nom. Et cela ne marche que si chacun a apporté de quoi manger. En tout cas, l'inventaire des ressources disponibles est vite fait. 5 pains et 2 poissons. Le scénario catastrophe est en route. Mark Twain, le romancier américain, faisait dire à l'un de ses personnages : *« ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait »*.

Les 12 sont pleinement conscients que c'est impossible et ils le font quand même. On va faire s'installer les gens par groupe de cinquante. On va organiser les choses. Transformer cette foule compacte en quelque chose d'ordonné. L'avantage, c'est que cela prend du temps. Si je vous demandais maintenant de former des groupes de cinquante, je pense qu'il y aurait pas mal de remue-ménage. *« Nous sommes 65, cela va quand même ? Nous ne sommes que six et personne ne veut venir avec nous... »*

Enfin, jusque-là, tout va bien... Les gens sont très contents car ils ont sûrement compris qu'on allait leur distribuer de la nourriture. On peut imaginer que les sourires sont confiants, les regards pleins d'espoir, la bonne humeur au rendez-vous. Jusque-là, tout va bien. C'est comme l'histoire d'un homme qui tombe du toit d'un immeuble de 50 étages. A chaque étage, devant chaque fenêtre, il répète en passant : *« Jusqu'ici tout va bien. »* ... mais comme le disent les parachutistes, dans ce cas-là l'important ce n'est pas la chute, c'est l'atterrissage. »

Et là, que sera l'atterrissage ? Tous ces gens qui s'attendent à quelque chose, quand ils vont s'apercevoir qu'il n'y a rien, on peut imaginer la manifestation de mauvaise humeur collective. *« Vous allez avoir un repas et une surprise. Et la surprise sera qu'il n'y a pas de repas... »* Ou presque. On n'ose pas imaginer la taille des petits morceaux de pain et de poisson.

Mais avant de partager le pain et les poissons, Jésus a levé les yeux au ciel. Non pas pour faire croire que Dieu réside vraiment dans le ciel et flotte comme un nuage. Mais parce que le ciel est le seul lieu qui puisse suggérer à l'homme une idée de l'infini. Et il a béni cette corbeille. Il a demandé à Dieu de regarder cette corbeille comme contenant des choses immensément bonnes et précieuses. Il a dit du bien (c'est cela, bénir) de cette simple nourriture apportée par des hommes. Par un jeune garçon dira un autre évangéliste. Certains exégètes pensent d'ailleurs que cet apport de ce jeune garçon pouvait être l'aide alimentaire que recevait pour une semaine un orphelin. Dans ce cas-là, le don aurait été d'une

incroyable générosité. Ce jeune aurait donné ce qui lui permettait de survivre pour toute la semaine.

Ensuite, et ensuite seulement, il rompt le pain. Et alors le partage devient immense. Car partager n'est pas diviser, mais multiplier. Dieu multiplie ce qui lui est apporté de notre existence la plus quotidienne. Et ce matin, Dieu murmure à chacune et chacun d'entre nous :

« Qu'as-tu à me donner ? Il y a plus en toi que tout ce que tu peux imaginer. Et moi, ton Dieu, je veux te le révéler et le multiplier... ».

Vous remarquerez que les choses auraient pu se passer autrement. Le Seigneur aurait pu déclencher, dans une nuée lumineuse, un joli cortège d'anges distributeurs de hamburgers au poisson. Cette mise en scène aurait été du plus bel effet et aurait frappé l'opinion. Mais il est parti d'un panier tout simple, apporté par un gamin généreux qui n'était pas allé manger discrètement le contenu de son panier derrière un buisson avec quelques copains.

Partager n'est pas diviser, mais multiplier. Il faut oser aussi ne pas se crisper sur ce que l'on a. Khalil Gilbran dans *le Prophète* fait parler l'homme sage ainsi :

« Vous dites souvent : « je donnerai, mais seulement à ceux qui le méritent. Les arbres de vos vergers ne parlent pas ainsi, ni les troupeaux dans vos pâturages. Ils donnent afin de vivre, car retenir c'est périr ».
Retenir, c'est périr... »

Dieu donne en abondance, il nous invite, comme l'ont fait les apôtres, à oser l'économie du partage. Ce récit de la multiplication des pains nous accompagne en cette fête de l'Eucharistie, en cette fête du Saint Sacrement.

Plus étonnante encore que le récit de la multiplication des pains est cette croyance que nous partageons que le petit morceau de pain que vous allez recevoir si vous le désirez est la présence de Dieu en vous.

Comment imaginer cela ?

Connaissez-vous Marcel Pagnol ? Cet auteur très populaire écrivit un livre très émouvant à la gloire de son père, instituteur laïc et anticlérical. Lorsque son père apprit que l'oncle Jules communiait souvent, il ne put s'empêcher de s'indigner : comment un fonctionnaire de la république, qui avait donné la liberté de conscience à tous les citoyens et avait permis de se libérer des vieilles croyances, pouvait-il croire que le créateur de

l'univers, s'il y en avait un, puisse descendre en personne sur commande dans cent mille gobelets ?

Déjà au temps de Jésus les gens se posaient la question :

Comment cet homme qui se disait fils de Dieu pouvait-il donner sa chair à manger ? Ainsi, un simple morceau de pain... serait la présence du Tout puissant ?

Deux images peuvent peut-être nous aider, la pâquerette et la bague.

Imaginez au printemps un champ qui éclate de verdure et où les pâquerettes éclosent de manière charmante. L'agriculteur voisin vient d'y parquer ses vaches. Ces bons gros animaux ne semblent guère animés par un élan poétique. Leurs sabots piétinent allégrement les fleurs délicates qu'elles absorbent en grande quantité sans s'en émerveiller particulièrement. Pire encore, certaines déposent avec générosité sur les petites fleurs leurs galettes d'épinards. Un randonneur qui passait par là s'est réjoui d'apercevoir cette éclosion printanière, signe qu'il pourra maintenant reprendre l'entraînement en vue de la maxi race, les sentiers étant de nouveau praticables après la fonte des neiges. Mais une fois que les vaches ont changé d'enclos, une petite fille vient cueillir ces mêmes pâquerettes. Elle offre avec un grand sourire un petit bouquet à sa maman. Ces mêmes fleurs ont encore une tout autre signification « je t'aime maman » ou bien « pardon j'ai été sotté... » Et le petit bouquet ne sera pas jeté mais prendra place pour quelque temps dans un vase de la salle à manger.

Quant à la bague, elle peut signifier des choses bien différentes. Chez les éleveurs de pigeons, une bague est posée sur la patte de l'oiseau pour l'identifier, connaître son âge et ses caractéristiques. Il semblerait que ce ne soit pas le même usage pour les humains qui portent une bague. Après tout, les humains ne sont pas des pigeons, pas toujours. Et ce même objet signifie alors quelque chose de très beau : qu'une autre personne porte ce même anneau et qu'elle est plus aimée que soi-même.

Tout à l'heure, vous direz « amen », c'est-à-dire en hébreu « c'est solide », en recevant ce petit morceau de pain devenu corps du Christ. Vous penserez alors que vous avez plus de chance que les apôtres qui avaient eu pendant trois années Jésus à côté, en face d'eux.

Plus de chance, car vous allez l'avoir en vous.